BJ
1533
.H7T7
1717
COLL
SPEC

Octaviensis

CE-Fr.

TRAITE'
DE LA
PROBITE'.

A PARIS,

Chez JEAN MUSIER, Libraire, à la deſcente du Pont Neuf, au coin de la ruë de Nevers, à l'Olivier.

M. DCC XVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BJ
1533
.H7T7
1717

Coll. spec.

TRAITE'
DE
LA PROBITE'.

POUR avoir de l'éſprit il faut plaire, le monde en eſt convenu, le brillant, l'éclat, les ſaillies ont de tout tems terraſſé la ſolidité. En vain les Philoſophes ont combatu ce préjugé, ils ont toûjours eu le deſſous; auſſi la partie n'eſt-elle pas égale, ils n'ont tout au plus de leur

côté que des gens d'étude & de cabinet, en petit nombre, & d'ailleurs fort Misantropes; Les Dames & le beau monde leur ſont oppoſés, cela ſuffit, la matiere eſt de la competence de ces derniers.

Je ne ſuis pas aſſez temeraire pour vouloir diſputer du droit des parties, j'aime trop la juſtice pour ôter à perſonne ce qui luy appartient; j'abandonne au monde l'idée qu'il a ſur l'eſprit, mais je le prie en même tems de ne pas étendre ſes droits juſques ſur la Probité, il y eſt trop intereſſé, le mecontente qu'il y a ſur cette matiere tourne entierement à ſon

prejudice. Les Bornes étroites qu'on luy donne engagent tous les hommes à se parer de cette qualité, plus ce semble on en dément le caractere, plus on en veut avoir la reputation, les gens les plus faciles cessent de l'être en ce genre; il n'y a pas jusqu'aux personnes livrées entierement à la debauche & à la volupté qui ne se piquent de Probité. Il est vray qu'ils la font ordinairement consister à garder une fidelité mutuelle dans leurs plaisirs, que qui les sert le mieux a chés eux le plus de merite, & que la souveraine perfection est d'y rafiner, & de ne menager

ni biens, ni ſanté pour les ſatisfaire, quel luſtre & qu'elle eſtime n'acquiere pas dans la compagnie de ces agreables débauchés, celuy qui porte le mieux ſon vin, ou dumoins le donne avec le plus de profuſion? En vain voudroit-on leur inculquer qu'il n'y auroit la tout auplus à loüer que la force & la bonté de leur eſtomach, ou leur liberalité, qu'on doit bien plûtôt appeller prodigalité; C'eſt où ils bornent l'idée de l'honnête homme penſés-vous que l'on doive faire beaucoup plus de cas de celle qu'en ont certaines gens, qui plus par éducation que par ſentiment, s'é-

loignent avec grand ſoin de tout ce qui pourroit alterer l'eſtime des gens ſages dans laquelle ils la renferment? S'ils la préferent quelque fois à leur propre ſatisfaction, ce n'eſt pas qu'ils l'abandonnent, mais ils ſe reſervent la plus part du tems à ſe la procurer, quand ils trouvent à la concilier avec la delicateſſe de leur goût, & la moderation de leur temperament.

Il y en a qui farouches dans la ſociété, pleins d'humeur, impitoyables, croyent remplir tous les devoirs de la vie civile, parce qu'ils ſont inviolables dans leur parole; d'autres ſe limitans à ne

point prendre le bien d'autruy, ſans partager le leur avec ceux qui eſperent en tirer du ſecours, ſe refuſent & aux autres les ſatisfactions les plus legitimes ; d'autres encore qui donnans ſans regle & ſans diſcernement, ſe mettent en peu de tems en état de donner ce qui ne leur appartient pas, aprés avoir épuiſé leur fortune, regardans la paſſion de donner, qu'ils qualifient de generoſité, comme la vertu la plus éminente.

Je ne finirois point ſi Je voulois parcourir tous les differens caracteres de gens qui pretendent à la probité,

l'opinion cependant la plus commune, eſt qu'elle conſiſte à garder la fidelité, au moins apparente, dans l'amitié, & à ne point prendre le bien d'autruy, au moins ouvertement; car ceux qui ont le talent de ſe l'approprier par des Voyes indirectes & peu connuës, ne croyent point y deroger. Combien voyons-nous de gens dont la fortune n'eſt fondée que ſur la ruine des foibles qu'ils ont opprimés? tranquilles dans ces poſſeſſions, ils s'en applaudiſſent ſans ceſſe, & les regardans comme leur propre fond s'eſtiment les gens du monde les plus bien-faiſans, par

ce qu'ils font parade de cés trefors devant ceux qui flattent leur orgüeil & leur vanité. C'eſt dans ces maiſons d'iniquité où l'on voit ramper la nobleſſe la plus pure, dont l'indigence ſemble avoir ôté tous les ſentimens d'honneur & de deſintereſſement. En effet pourroit-on ſe perſuader que des gens ſi delicats ſur la reputation, pour laquelle ils ſont prêts à tous momens de ſe porter aux dernieres extremités, ces gens dis-je, puſſent prendre les ſecours de leurs paſſions dans des mains ſoüillées de la craſſe & de l'injuſtice. Il n'eſt pas difficile d'en decouvrir la raiſon. La

moleſſe & la volupté ont éteint chés eux les ſentimens naturels de Probité. Le vice ſelon eux n'y met aucun obſtacle. Liberaux ſans ordre, bien-faiſans ſans choix, ils reſtraignent le vray caractere de l'honnête homme dans l'exactitude à garder ſa parole. C'eſt ainſi que chacun fait ſa probité à ſa mode, comme ſi elle étoit arbitraire, & qu'il fût libre d'en former une idée conforme à ſon caprice & à ſon imagination. Mais c'eſt en vain que l'on y travaille, ni l'uſage, ni les ſentimens n'en peuvent établir la nature. Elle eſt independante de toute opinion.

La Probité consiste dans l'amour de la verité & de la justice: son objet est fixe & determiné, qu'on y pense, ou n'y pense pas, il y a des verités certaines, immuables, necessaires, ausquelles on ne peut s'empêcher de se rendre, sitôt qu'on veut les envisager, de même le juste & l'injuste sont tels, qu'il ne dépend pas des hommes de changer leur nature. Son essence n'est pas plus arbitraire. C'est ce que nous esperons de prouver, aprés avoir expliqué ce que nous entendons par la verité & par la justice; car comme on n'aime gueres ce qu'on ne connoît point, il

eſt préalable de developer ces idées, avant de vouloir exciter à leur amour. Je diviſeray cet ouvrage en quatre Chapitres, dans le premier je feray connoître en quoi conſiſte la Verité, dans le ſecond, j'expliqueray ce que c'eſt que la Juſtice, dans le troiſiéme, je prouveray qu'il ne peut y avoir de Probité ſans amour de la verité, & dans le quatriéme, je montreray que l'amour de la Juſtice n'eſt pas moins eſſentiel à la Probité.

Enfin je me flatte de perſuader qu'il n'y a que l'amour de la verité & de la Juſtice qui puiſſe faire un veritablement honnête homme,

je m'eſtimeray bien-heureux ſi je puis éclaircir une matiere ſi intereſſante & ſi peu connuë. L'amour du bien public m'a porté à l'entreprendre. Je me trouveray trop recompenſé s'il en peut tirer quelque utilité.

CHAPITRE I.

En quoy consiſte la Verité

LA Verité n'eſt autre choſe que la conformité qui ſe rencontre entre certaines idées ou certains raports, telle qu'il eſt impoſſible d'y decouvrir le contraire. On ſuppoſe qu'on ſçait qu'elle eſt la nature de nos idées, c'eſt-à-dire qu'on ſçait qu'elles ſont eternelles, immuables, neceſſaires. Il eſt difficile d'y avoir penſé ſe-

rieuſement, & d'être d'un autre ſentiment ſur cette matiere.

Les ſens ont beau nous inſpirer que les objets ſenſibles les enfantent, ou que l'imagination les compoſe, l'eſprit ne conviendra jamais que des êtres, qui lui ſont fort inferieurs, agiſſent ſur lui avec tant d'efficace. Il connoît trop d'ailleurs ſon peu d'étenduë, & les bornes étroites dans leſquelles il eſt renfermé, pour ſe regarder comme le pere d'une infinité de choſes, dont il ne peut appercevoir l'immenſité. Qu'il me ſoit donc permis de conſiderer les idées comme indepen-

dantes de nos penſées, déſlors il ſera conſtant que les rapports qu'elles ont entre elles ne ſont point l'ouvrage de nôtre eſprit, qu'il y penſe, ou n'y penſe pas, ils n'en exiſtent ni plus ni moins, leur nature n'eſt nullement arbitraire ni ſujette au changement. Il eſt donc également certain que la Verité eſt abſolument independante du caprice & du tour de l'imagination, puiſque c'eſt en ces ſeules raports que nous la faiſons conſiſter. J'avoüe qu'elle ne ſaute pas toûjours aux yeux, mais cela ne change rien à ſon exiſtence. Il ne s'enſuit autre choſe de-là ſi-

non qu'on ne la peut appercevoir, à moins de voir clairement les idées dont elle eſt formée, de même qu'on ne peut diſtinguer la difference des couleurs ſans le ſecours de la lumiere. Il faut voir avec évidence, avant de juger de ce qu'on voit, il faut connoître les objets pour les comparer, en un mot il faut être ſeur de ce qui eſt renfermé dans l'idée de chaque choſe, pour determiner les rapports qu'elles ont entre elles. On ne pretend point inferer de-là qu'il n'y ait dans les objets que ce qu'on y apperçoit. On eſt bien éloigné de ce ſentiment. Les ſens & l'imagination

magination qui, contre l'ordre de la nature, ſervent ſouvent d'organes à nos connoiſſances, ſervent auſſi la plus part du tems à nos erreurs, en nous faiſant voir dans les objets ce qui n'y eſt pas, nous cachant ce qu'ils contiennent, & nous portans à leur donner des rapports qui ne leurs conviennent aucunement. L'eſprit ne nous ſert gueres mieux dans nos recherches, ſoit par le deffaut de ſon étenduë, ſoit par le deffaut de nôtre attention.

Je n'entreprends point icy de detailler ni les erreurs dans leſquelles nous tombons, ni les manieres dont

nous y tombons. L'Auteur de la recherche de la Verité a tellement épuiſé la matiere qu'il y auroit temerité de vouloir, ou la traiter de nouveau, ou ajoûter qu'elque choſe à ſes explications. On conſeille bien plûtôt le Lecteur de lire & mediter cet excellent ouvrage, perſuadé qu'en s'y appliquant ſoigneuſement, il ne manquera pas d'éclairer ſon eſprit, en ſatisfaiſant ſa curioſité. Je ne dis donc pas que les objets ne contiennent que ce qu'on y apperçoit, ni que nous conçevons tout ce qu'ils renferment. L'idée de l'étenduë eſt trop vaſte & trop profonde pour

que nous puiſſions la comprendre toute entiere, c'eſt un treſor inépuiſable, dont l'Auteur de la nature ne nous decouvre que ce qu'il luy plaît, dans une juſte proportion de nos beſoins & de nôtre attention, luy ſeul en connoît tous les rapports & toutes les perfections, les jugemens que nous en formons ne ſont vrays qu'autant qu'ils ſont conformes aux ſens. C'eſt en ce ſens que nous pouvons nous flatter d'être faits à ſon image, puiſque nous voyons comme il voit, & jugeons comme il juge.

Ne craignons point de trop relever nôtre nature,

en declarant hautement que nous ne voyons aucune verité, c'eſt-à-dire, aucune conformité entre deux ou pluſieurs idées, aucun raport réel & determiné, que le Maître de l'univers ne voye comme nous, il s'enſuivra ſeulement que ce n'eſt point nôtre veuë qui leur donne l'exiſtence, qu'ils ſont tels de leur nature que nulle intelligence ne peut les appercevoir d'une autre maniere. Deux fois deux & quatre ont un tel raport d'égalité, qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit convaincu, & qui puiſſe voir de l'inegalité entre ces deux grandeurs. Il n'y a point

d'eſprit attentif qui ne voye un raport d'égalité entre les trois angles d'un triangle & deux angles droits. Celuy qui verroit le contraire ne verroit rien, ce qui n'eſt point, c'eſt-à-dire, il ne verroit point, car rien, le neant n'eſt pas viſible. Un homme vaut mieux qu'un chien, cette propoſition n'a pas beſoin d'être demontrée, ſon évidence frape également tous les eſprits, qu'on y penſe ou qu'on y penſe pas, les êtres qui participent davantage aux perfections de celuy dont ils tiennent l'exiſtence ſont ſans difficulté ceux qui meritent la preference. Ce n'eſt point l'o-

pinion : ce n'eſt point l'eſtime des hommes qui le détermine, la Sageſſe éternelle en inſtruit, la raiſon le prouve, le ſentiment interieur en convainc. Ces preuves également ſeures & dans la nature, & dans la morale nous établiſſent de deux ſortes de verités, telles pour tous les pays & toutes les nations que ni l'uſage ni le tems ne peuvent y apporter de variations, les unes purement ſpeculatives, & les autres pratiques. J'appelle verités ſpeculatives, celles qui regardent les grandeurs comme les nombres, les proportions, & generallement tous les rapports que

la Geometrie & les Mathematiques decouvrent dans la mesure de l'étenduë. J'appelle verités pratiques, celles qui forment les differens rapports de perfections qui pour n'être pas fondées sur des demonstrations aussi exactes que les premieres, n'en sont pas moins constantes ni determinées.

Nous venons de donner des exemples des unes & des autres que nous croyons suffisans pour l'éclaircissement de cette matiere, c'est pour quoy, sans s'y arrêter d'avantage, nous nous contenterons de remarquer que c'est sous ces deux idées

que nous renfermons toute celle de la verité. En elles le vray & le faux ſont determinés, ou pour mieux dire le vray ſeul eſt determiné, car le faux ou le menſonge n'eſt rien, celuy qui s'imagine l'appercevoir eſt d'autant-plus dans l'erreur qu'il croit voir & qu'il ne voit point. Il eſt comme un aveugle qui decideroit de la difference des couleurs. On ne croiroit pas luy faire un tort conſiderable ſi on avoit peu d'égard pour ſa deciſion, le ſeul avantage qu'ait le premier dans ſon erreur, c'eſt qu'il eſt le maître d'en ſortir, il n'a qu'à ſe rendre attentif, les

rapports

rapports, ſoit de grandeurs, ſoit de perfections, ſe dedecouvriront à ſon eſprit, le vray luy paroîtra dans tout ſon jour. Nous allons voir dans le Chapitre ſuivant que la juſtice n'eſt pas moins determinée.

CHAPITRE II.

Ce que c'eſt que la Juſtice.

REndre à chacun ce qui luy appartient eſt l'idée que l'on a ordinairement de la Juſtice. Je ne pretens point en donner une nouvelle, celle-cy ſuffit ; il eſt queſtion ſeulement de la debroüiller, & d'en decouvrir toute l'étenduë. La choſe n'eſt peut-être pas ſi facile qu'on ſe l'imagine, il faut pour y parvenir, detruire un préjugé

d'autant plus dangereux qu'il eſt preſque general. Ce préjugé conſiſte en ce que la plus part du monde regarde les devoirs comme les modes, les aſſujettit aux mêmes variations. On veut que chaque pays ait les ſiens, on s'imagine que ce qui eſt juſte en Aſie ne l'eſt pas en Europe, que ce qui l'a été autre-fois peut aujourd'huy ceſſer de l'être, ou par la ſuite changer de nature; qu'il n'y a point de devoirs que de convention, qu'ils, ſuivent les uſages, que, comme l'Italie a les ſiens, la France, l'Eſpagne, l'Allemagne en ont d'autres, d'où dependent les maxi-

mes de ces differens pays, que si la necessité du commerce & de la societé a reduit les hommes à suivre les regles qu'ils se sont prescrites, les mêmes hommes ont la liberté de les changer, & même le font tous les jours, suivant leurs caprices, ou leur plus grande commodité.

L'exposition seule de pareils sentimens devroit suffire pour en faire sentir le ridicule, le temoignage de la propre conscience pourroit leur servir de refutation, si l'on vouloit bien l'écouter, mais sa voix est trop foible; pour se faire entendre à travers le bruit des pas-

ſions. Les hommes de concert avec elles ne cherchent qu'à l'étouffer. Je ne parle pas ſeulement de ces caracteres extraordinaires qui adonnés au vice dés leur plus tendre enfance, ont acquis dans le crime l'inſenſibilité, ou pour mieux dire la ferocité, par laquelle ils deshonorent la nature. Ils font un monde ſeparé, dont les Loix & les maximes ne ſont reçûës de nul autre. Chés eux c'eſt être recommendable que de ſe livrer ſans meſure à tous les excés, il n'y a point d'amité que par la liaiſon des débauches, & l'on y reconnoît de juſtice, qu'à ne

point aller ſur les briſées les uns des autres, c'eſt-à-dire à reſpecter mutuellement ſes plaiſirs. Je ne parle pas non plus de ces illuſtres Epicuriens qui ne connoiſſent de felicité que dans la joüiſſance de la vie actuelle, à laquelle ils bornent leurs deſirs & leurs attentions, occupés à ſe la rendre gracieuſe, ils admettent toute juſtice qui n'y forme point d'obſtacle, ou pour mieux dire, la ſoumettent à leurs inclinations. Pour être plus delicats dans leurs paſſions, ils ne les établiſſent pas moins ſouveraines de leur conduite. Mais ceux qui s'en croyent abſolument les maî-

tres, & remplir les Loix les plus étroites de la juſtice, ce ſont ces honnêtes gens du monde qui éloignés de tous vices groſſiers paſſent la vie dans la recherche & la culture des biens ſenſibles. L'idée du crime les effarouche, la reputation de la vertu eſt leur paſſion dominante; jaloux de l'eſtime des autres hommes, ils ne negligent rien pour la meriter. S'ils parviennent à en faire l'acquiſition, ils ne cherchent qu'à ſe tranquiliſer dans cette poſſeſſion, contens de cette juſtice, ils voudroient éteindre la lumiere interieure qui ne ceſſant de ſe preſenter à leurs yeux, trouble

toute leur pretenduë tranquilité : plus ils cherchent à l'éviter, plus ce ſemble elle les pourſuit. Le feu qui la nourrit ſe ralume continuellement dans le cœur, ce cœur, tout fidel qu'il eſt à ſervir les paſſions, il en ſent toute l'injuſtice. En vain ſe dit-il à luy-même qu'il eſt la regle de ſes ſentimens, il trouve dans ſon propre fond une Loy qui le dément, Loy gravée en caracteres inéfaçables, Loy éternelle, Loy immuable, Loy conſtante, Loy claire, également ſeure pour regler le cœur & l'eſprit. C'eſt cette Loy qui decouvre à l'homme la prééminence

que luy donne ſa raiſon par deſſus toutes les creatures qui en ſont privées, & la dependance continuelle où il eſt de celuy qui la tant favoriſé ; c'eſt cette Loy qui condamne le langage des ſens dont elle ordonne l'uſage, c'eſt elle qui renferme le juſte & l'injuſte, c'eſt elle qui contient tous les devoirs, c'eſt cette Loy, ou pour mieux dire, c'eſt l'ordre immuable où tous les rangs ſont marqués, ordre conſtant, ordre neceſſaire qui établit toutes les proportions des creatures entre elles, & des creatures au Createur. Si l'homme ſe rendoit ſoigneux à la medi-

ter, il verroit bien qu'elle n'eſt point dependante de ſon imagination, qu'elle agit ſur luy malgré luy, & qu'elle eſt l'objet le plus digne de ſon admiration.

Qu'on ne me diſe donc plus que le juſte & l'injuſte ſont arbitraires, que ce ne ſont que des regles de politique & de bienſeance. J'en appelleray auſſi tôt à témoin le cœur de chaque homme en particulier, je luy demanderay s'il s'eſt jamais ſenty plus obligé envers un corps, dont le choc luy occaſionnoit un plaiſir ſenſible, qu'envers celuy qui luy procuroit cette ſenſation. Je luy demanderay

s'il ne donne pas toûjours la preference dans ſon eſtime à celuy qui luy fait le plus de bien, ſi la joüiſſance d'un bien preſent, actuel, mais periſſable & paſſager, luy paroît meilleure que celle d'un bien, futur à la verité, mais ſeur, qu'on ne pourra luy enlever, & qui n'aura point de fin. Je luy demanderay ſi ce qui eſt plus parfait n'eſt pas preferable à ce qui a moins de perfections, ſi en pareil cas il luy eſt permis d'heſiter à ſe declarer en faveur du plus parfait. Je luy demanderay enfin, s'il a jamais ceſſé un moment de vouloir être heureux, & d'aimer ce qui

pouvoit le rendre le plus heureux.

S'il y a un tel diſcernement gravé dans le fond du cœur de tous les hommes, il n'y en doit point avoir d'aſſés déraiſonnable, pour ſe perſuader qu'il en ſoit luy-même l'auteur. Les bornes de ſon eſprit & l'étenduë de ſa raiſon ſont deux choſes trop oppoſées pour être renfermées dans le même ſujet. Il reconnoît dans le premier ſon bien propre, ou plutôt ſa miſere, il voit dans la ſeconde ce qu'il a de commun avec toutes les intelligences, ce qui fait ſa grandeur & ſon élevation, puiſque la raiſon

eſt une pour tous les eſprits, que c'eſt en elle que le Maître de l'univers les a tous reunis, que c'eſt en elle qu'il leur decouvre d'une part toutes les verités qui ſont à leur portée, & d'autre part les regles qu'ils doivent ſuivre dans leurs jugemens, c'eſt donc la le veritable lieu de la verité & de la juſtice; c'eſt là où l'on voit tous les differens rapports de grandeurs & de perfections, c'eſt là où l'on apprend à y conformer ſes jugemens & en quoy preciſément conſiſte la juſtice.

Qu'on ne me diſe point qu'elle depend abſolument

des volontés du Createur, que soumise à ses ordres elles en sont toutes les regles. Sans manquer au respect qui luy est dû, ni craindre de blesser les lecteurs par une Methaphisique un peu abstraite, mais necessaire, je repondray que la justice est un attribut essentiel à la divinité, qu'elle n'est point subordonnée à sa volonté, qu'elle en est la regle infaillible, dont il luy est impossible de se départir, sa sagesse, ou pour parler plus exactement, sa connoissance infinie luy decouvrant tous les êtres, chacun selon sa nature, ne luy permet pas d'en juger autrement que

par raport à ſes perfections infinies. D'acorder les premiers rangs à ceux qui n'y participent pas d'avantage, d'eſtimer plus des êtres compoſés, que des êtres ſimples, des corps que des eſprits, pendant qu'elle établit un commerce ſi intime avec ces derniers, en ſe manifeſtant continuellement à eux par les idées qu'elle veut bien pour ainſi dire, partager avec eux, non, ne cherchons point à nous aveugler à nôtre préjudice, ne donnons point à la juſtice un commencement qui ne luy convient point, ne la regardons point comme dependante de la creation dont

dont elle a été la regle, elle ſubſiſte de toute eternité, independamment de toute hypoteſe, c'eſt l'ordre immuable, la regle infaillible de tous les eſprits.

Cette idée toute abſtraite & peu commune qu'elle paroiſſe eſt tellement intereſſante qu'on ſe familiariſe aiſément avec elle, pour peu qu'on veuille la mediter. Mais elle demeure une ſpeculation vaine & ſterile, auſſi-bien que celle de la verité ſi on ne ſe porte pas à leur amour, c'eſt pourquoy nous nous propoſons de faire voir dans les Chapitres ſuivans, qu'à moins d'aimer l'une &

l'autre on ne peut avoir une veritable probité.

CHAPITRE III.

Qu'il ne peut y avoir de Probité ſans amour de la Verité.

LA verité a des attraits ſi prevenans, qu'il ſemble qu'il ne ſoit pas poſſible de luy reſiſter. Le monde en eſt tellement perſuadé, qu'il marque de ce Sceau tous ceux qu'il honore du titre de probité. Qui dit un homme

vray, recuëille auſſi-tôt l'idée d'un honnête homme ; qui dit un homme faux, dit un fourbe, un homme ſans foy, ſans parole, également dangereux pour le commerce & pour les ſentimens. Le goût pour la verité eſt ſi univerſellement répandu qu'il n'y a point de matiere dont elle ne faſſe l'ornement. Veut-on loüer une piece d'éloquence, c'eſt la juſteſſe des idées, le raport des penſées qu'on y admire. Si la peinture ſemble n'être inventée que pour tromper les yeux, en imitant la nature, les connoiſſeurs en cet Art vous diront que rien ne les touche d'a-

vantage que la verité de l'expreſſion. Les Poëtes ont beau emprunter de la Fable, des figures & des metaphores magnifiques, ils ſentent bien qu'elle ne peut ſeule faire l'ornement de leurs pieces, qu'elle n'eſt propre tout au plus qu'à mettre dans un plus grand jour ce qu'ils ſe ſont propoſés d'exprimer.

Rien n'eſt beau que le vray, le vray ſeul eſt aimable,
Il doit regner par tout & même dans la Fable. *

diſoit un Poëte de nos jours qui a ſi bien ſçû concilier l'art de bien dire & de plaire.

* Deſpreaux, *Art. Poëtique.*

C'eſt un ſentiment, qui pour être commun, n'en eſt pas moins reſpectable, car quoy que nous n'eſtimions pas que la voix publique doive être ordinairement une regle de deciſion, nous croyons cependant que l'on ne doit point la rejetter, quand elle eſt conforme au ſentiment interieur, d'autant-plus que ce dernier ne nous trompe jamais, que toûjours éloigné de l'erreur, il ne ſe declare point tant qu'il pourroit en naître des remords, ſouvent même c'eſt luy qui les cauſe, qu'il ſerve donc icy de poids à l'opinion pour luy donner l'authorité qu'elle merite en

cette occaſion, nous luy accorderons ſans peine, que la verité dans la conduite & dans les ſentimens eſt une des principales qualités de l'honnête homme Mais que l'on ne s'y méprenne pas, ce qui paroît aux yeux n'eſt ſouvent qu'un rafinement de l'amour propre. Tel qui expoſe des actions de verité, la ſacrifie dans le cœur à ſon interêt & à ſon ambition. le point eſt d'en faire ſes delices pour en aſſurer le caractere, il faut être continuellement dans la diſpoſition de tout ſacrifier à la verité, autrement on ne l'aime point. On a beau chercher avec ſoin à decouvrir

les ſecrets de la nature, paſſer ſon tems à faire des experiences utiles, pour en tirer des demonſtrations, s'appliquer à reſoudre les problêmes de Mathematiques, ſoutenir ſans degoût la longueur & l'embarras de leurs calculs, conſommer les nuits à l'obſervation des aſtres, dechirer avec la derniere patience des membres à demy pourris, afin d'en mieux connoître la ſtructure, mediter ſur l'ordre & l'arrangement des parties de lumieres; ce ſont des occupations dignes de la ſubtilité de l'eſprit humain, né pour la Speculation de ces beautés, il s'y porte

porte naturellement, il les goute d'autant-plus qu'elles flattent l'idée qu'il a de ſa propre grandeur. Elles le font, pour ainſi dire, voyager dans le pays des eſprits ; mais ſi le cœur n'eſt de la partie, l'homme n'en devient que plus vain, & ſouvent n'en eſt pas meilleur. Nous n'en voyons que trop d'exemples ; ceux qui ſont les plus maîtres de leur attention, ne le ſont pas la plus part du tems des jugemens de leur cœur. Combien y a-t'il de gens peu accoutumés à prendre le change en fait de verités ſpeculatives, qui ne peuvent ſe faire aux verités pratiques,

quelques ſolides & intereſſantes qu'elles paroiſſent. Vrays dans tout l'exterieur, faux dans les ſentimens & dans la conduite, ils cherchent à détourner leur attention dés qu'elle les ſort des loix de leur ſens & de leur imagination. Loix cheres, Loix fideles, mais qui ne manquent jamais de conduire à l'erreur, dés qu'on en veut faire les arbitres de ſes jugemens. Ce ſont ces Loix qui inſpirent aux grands tant de goût pour la pompe qui les environne, tant de mépris pour ceux qu'ils regardent comme leurs inferieurs, & tant de plaiſir à recevoir les adora-

tions de ceux qui les encenſent. La Reine Eſther fit bien voir par ſon exemple que la verité conduit par une autre route ceux qui luy ſont inviolablement attachés. Plus elle connut le peuple Juif dans l'abjection, plus elle le jugea digne de ſes ſoins; moins elle eſtimoit l'éclat & la magnificence, plus elle s'en revetit, pour obtenir ſans reſiſtance la grace des innocens qu'elle voyoit injuſtement opprimés.

Tant que Salomon conſerva la fidelité qu'il devoit à l'Auteur de ſes richeſſes, il n'en aima que les moyens de luy conſtruire un Tem-

ple le plus beau, & le plus magnifique qui fut jamais. La verité, qu'il suivoit pour guide, n'avoit garde de les presenter à ses yeux comme des objets dignes par eux-mêmes de son admiration. S'il avoit toûjours écouté sa voix, peut-être ne seroit-il jamais tombé dans les desordres; d'où il est à presumer qu'il a reconnu le mensonge, langage ordinaire des passions ausquelles il s'est abandonné. Ce n'est pas qu'elles soient toûjours opposées à la verité, au contraire elles y trouvent quelques fois leur compte. Souvent l'amour propre porte à des actions de verité qui

reveillent la paſſion de la gloire & de la vanité. Telles furent l'accueil & la moderation d'Alexandre pour la famille de Darius aprés en avoir entierement defait le Chef & ſon armée. On peut, je crois, ſans jugement temeraire,, luy donner pour motif l'amour de la gloire dont il paroiſſoit dominé. La conformité de cette action avec la droite raiſon, vray-ſemblablement ne luy vint gueres en penſée, ou du moins luy fit une tres legere impreſſion. Quand Caton ſe declara hautement pour Pompée vaincu, il n'étoit, je penſe, gueres flatté que de la gloire qu'il eſ-

peroit recuëillir d'un ſentiment ſingulier. Seneque, apparemment, ſongeoit plus aux interêts de ſa reputation qu'à ceux de la verité, quand il oppoſoit aux debauches & aux cruautés de de Neron la ſageſſe & la moderation de ſa conduite. C'eſt par des ſentimens tous differens qu'on vit Saint Athanaſe Evêque d'Alexandrie reſiſter en face à tout un Concile & ſouffrir l'exil & la depoſition, plûtôt que de trahir la verité à laquelle il étoit inviolablement attaché. Gregoire de Tours la deffendit avec la même fermeté dans l'affaire de Pretextat, malgré

les violences de Chilperic & de Fredegonde. Saint Auguſtin, Saint Bernard & tous les Peres de l'Egliſe étoient tellement animés de de ſon amour que non contens de l'avoir ſoûtenuë pendant le cours de leur vie, ils ont laiſſé des ouvrages magnifiques à ſon honneur pour animer la poſterité à ſuivre leurs exemples. Ces Heros de la verité ſont d'autant plus communs dans la Religion, qu'ils ſont rares dans le Paganiſme ; auſſi ne doit-on point chercher hors de-là d'exacte probité ; il ne peut y en avoir de parfaite ſans religion, c'eſt elle qui en fait le plus ſolide fonde-

ment ; ſans elle il n'y a point de probité, ce n'en eſt que le fantôme ; qu'on vente tant qu'on voudra la probité de ces Sages de l'antiquité, qui toujours occupés, en apparence, à remplir les devoirs de la ſocieté, ont acquis dans l'eſprit de la pluſpart du monde le titre ſpecieux de gens de bien, pendant qu'à éxaminer le fond de leur conduite on n'y trouve que vices & que miſere, qu'une vanité inſuportable, qu'un deſir de plaire, & d'impoſer au public. L'orgueil peut-il être le fondement d'une vertu qui eſt le comble & la perfection de toutes les au-

tres ? Sans la Religion, la probité n'eſt qu'une vaine oſtentation, toûjours prête à ceder aux mouvemens de l'amour propre, quand les interêts & la reputation n'y ſont pas contraires. L'honnête homme, ſans elle, n'eſt qu'un honnête ſcelerat ; le Chrétien ſeul & le parfait Chrétien eſt le veritablement honnête homme, ſincere dans ſes paroles, exact dans ſes promeſſes, vray dans le commerce de la vie, fidele dans le mariage, prudent & eclairé dans la Magiſtrature, ſa fermeté n'eſt point opiniâtre, ſes jugemens ſont droits & équitables, ſa pieté ſolide

& ſans faſte, ſa valeur ſans temerité, & ſon courage ſans emportement. Luy ſeul connoît veritablement ſon état. Si les hommes ſentent tous avec chagrin leur ame ſous la domination de leur corps, hors d'eſperance de ſecoüer ce joug, ils tachent à s'en dedommager, en ſe livrant abſolument à leur jouiſſance. Ceux à qui la verité ſe manifeſte d'avantage voyent bien que dans l'ordre de la nature l'ame ne devoit point être ſoumiſe au corps, qu'il y a eu ſur cela un changement qui a tout-à-fait tourné à leur déſavantage; mais ils n'en ſont que plus à plaindre, puiſ-

que leur connoiſſance ne fait que rendre leur mal plus ſenſible, ſans leur procurer aucuns moyens de le ſoulager. Il n'y a que le Chrétien dont les reſſources ſoient admirables. Celuy dont il fait profeſſion de ſuivre les étendars eſt venu luy montrer que l'ame n'a perdu ſa ſuperiorité ſur le corps que pour être appellés l'un & l'autre à la derniere excellence. * Il eſt vray qu'il eſt la lumiere qui éclaire tout homme venant dans le monde, mais la pluſpart ne l'apperçoivent point ; il n'y a que les veritables Chrétiens dont elle perce les te-

* En Saint Jean, chap. 1.

nebres, c'eſt à eux particulierement qu'elle decouvre qu'ils doivent ſans ceſſe ſe défier des ſollicitations de leur corps; qu'autant qu'il faut luy procurer ſes beſoins, autant faut-il luy refuſer ſes delices; qu'il doit être regardé comme une victime, dont ce ſcavant Maître luy demande le ſacrifice; ce n'eſt pas qu'il en veüille la conſommation totale, au contraire c'eſt afin de le purifier de tout ce qu'il a de terreſtre & de periſſable, pour l'elever à une nature incorruptible, & le rendre propre à n'être plus jamais ſeparé de ſon ame. Le parfait Chrétien, ſen-

ſible à cette lumiere, n'en laiſſe échapper aucuns traits, plus il la conſidere, plus elle luy plaît; les charmes de la verité qui l'accompagnent ne ceſſent point de l'attirer, il en fait toutes ſes delices. Luy ſeul aime la verité de cet amour ſincere & permanent, ſi eſſentiel à la probité, de cet amour, dis-je, gravé dans le fond du cœur, qui ne peut ſouffrir la moindre alteration, tel qu'il eſt toûjours prêt à ſe manifeſter, ſans qu'aucune nature d'interêts puiſſe y apporter le moindre changement. Le vray Chrétien n'a pas moins d'amour pour la juſtice, que nous allons

faire voir être auſſi neceſ-
ſaire pour former un par-
faitement honnête homme.

CHAPITRE IV.

Que l'amour de la justice est essentiel à la probité.

IL n'a pas fallu de bien fortes raisons pour faire voir la liaison qu'il y a entre l'amour de la verité & la probité. Cet accord est connu de tout le monde, il est également goûté, il ne coute rien à la nature. On peut aimer les verités, même pratiques, & suivre le torrent

de ſes paſſions ; il y en a qui en ſont flattés ; la gloire, la paſſion dominante de tous les hommes, y trouve ſon compte à merveille ; l'eſtime, la bienveillance, la diſtinction, choſes cheries de tout le monde, ſe concilient parfaitement avec l'amour de la verité. Elles ſervent même à l'augmenter dans ceux qui n'y ſeroient pas bien affermis. Cet amour n'eſt point contraire à celuy de la reputation dont le ſoin intereſſe également tous les hommes. Ces deux amours paroiſſent agir tellement de concert que jamais ils ne ſe détruiſent ; le plaiſir même n'a ſur eux aucune priſe, quoiqu'il

quoiqu'il faſſe, l'inclination de l'homme la plus forte & qu'il ne l'abandonne en aucun moment de ſa vie. Ceux qui ſont les plus ſoumis à ſa Loy, & qui n'ont d'autre mobile dans leurs actions, n'oublient pas pour cela leur reputation; plus ce ſemble ils l'expoſent, plus ils tâchent à la menager. Dans le tems qu'ils parroiſſent borner leurs attentions à leurs plaiſirs, il n'en eſt point qu'ils vouluſſent ſe permettre, dés qu'il pourroit alterer tant ſoit peu l'idée favorable qu'ils pretendent avoir donné de leur verité, & de l'exactitude de leur parole. De-là vient cette

grande delicateſſe en matiere de point d'honneur, laquelle degenere ſi ſouvent en fureur, & ſort toûjours au moins des regles de la moderation & de la ſageſſe. Tel qui ſe verroit enlever ſes biens, ſouffrir des torts & des injuſtices conſiderables, & ne voudroit pas ſe deranger de ſes plaiſirs, ou de ſa tranquillité pour y apporter quelque remede, à la moindre parole ſe prend pour inſulté, regarde un dementy comme une injure irreparable, court à la vengeance avec une precipitation extraordinaire, prodigue ſon ſang & ſa vie ſans heſiter, pour reparer

cette offenſe pretenduë, qui ſouvent même, ou n'en eut pas été, ou ſe ſeroit bien-tôt diſſipée, ſi on avoit ſçu la traitter avec un peu de flegme & de prudence.

Ce ſeroit icy le vray lieu de diſtinguer la bravoure de l'etourderie & de la brutalité, en montrant d'une part la folie & l'extravagance qu'il y a d'attacher la reparation des injures à la neceſſité de les laver dans ſon ſang, pendant que d'autre la raiſon & la juſtice nous font voir qu'on doit le menager fort ſoigneuſement, & que la force & le veritable courage conſiſtent à ne negliger ſa vie & ſon repos, que

quand on se trouve obligé par sa profession à l'exposer pour la deffense de son Prince, de sa patrie, ou de sa religion; sans parler de l'heroïsme & de la grandeur d'ame qu'il y a, soit à ne pas faire semblant de remarquer les insultes, soit à les excuser avec art & avec finesse, ou de les pardonner avec bonté quand on ne les peut excuser. Cecy pourroit naturellement conduire à de fort belles reflexions. Mais comme elles m'écarteroient un peu trop de mon sujet, je me suis contenté de donner cette legere idée de la bravoure, pour faire voir combien

elle ſe concilie avec la probité. Je puis même dire qu'elle en fait partie, en tant qu'elle eſt conforme à la juſtice, puiſqu'il n'eſt pas plus permis de ſe faire tort à ſoy-même qu'aux autres, & que d'ailleurs il faut ſoutenir ſa reputation, comme on doit faire celle de ſon prochain, avec aſſés de circonſpection neanmoins, pour qu'il n'en reſulte aucun tort à perſonne, ou que la juſte vengeance qu'on tire des offenſes ne prive pas d'un plus grand bien qui auroit pû reſulter un jour de la patience. Car il faut toûjours ſuivre l'ordre, c'eſt à-dire, mettre chaque cho-

ſe en ſon rang, preferer ce qui vaut le mieux, ſe mettre en état d'être le plus heureux qu'il eſt poſſible, & pour le plus long-tems.

C'eſt ſouvent ſe rendre un grand ſervice que de ſouffrir des maux qu'on auroit pû éviter, cela s'appelle s'aimer avec delicateſſe & avec ſolidité. Il eſt vray qu'il y a peu de gens capablesde cet amour, il eſt trop ſpirituel & trop épuré pour le commun du monde, qui ne veut que des plaiſirs ſenſibles & eſt au ſuplice dés qu'il faut penſer.

Il ſeroit ſurprenant que cela fût d'une autre maniere; car comment ſe pour-

roit-il faire que des gens elevés dans la moleſſe & la ſenſualité, puſſent enviſager avec goût ce qui ſeroit capable de les en detourner ; il en coûte à penſer, il n'en coûte rien du tout à joüir. Le preſent eſt en poſſeſſion de l'emporter ſur l'avenir. Je ne crois pas cependant qu'il acquiſt une entiere preſcription, ſi l'on vouloit ſe donner la peine d'examiner ſcrupuleuſement combien peu il a de durée & de realité. J'en appelle à temoins ceux qui en profitent le mieux, qu'ils me diſent avec ſincerité, s'il les a jamais rendus parfaitement contens, s'ils ont quelque

fois goûté des plaiſirs qui leur ayent paru ſuffiſans, & dont la jouiſſance n'ait point été troublée par l'apprehenſion de leur fin. Qu'ils me diſent ſi dans les moment les plus ſeduiſans, leur cœur s'eſt trouvé entierement, ſatisfait. Quand par un diſcours affecté ils s'efforceroient de me le perſuader, le ſentiment interieur ne manqueroit pas de les dementir; la verité dont ils ſe piquent, ſans la cultiver, viendroit malgré eux l'appuyer, tout concourt à ruiner la tranquillité de ceux qui n'ont pas pour eux mêmes des ſentimens conformes à leur dignité. C'eſt une

une fauſſe humilité que celle qui borne nos deſirs ſur le fait de notre bonheur. Il n'y a rien ſur la terre qui ſoit capable de le remplir. L'amour que nous nous portons étend bien plus loin ſes veües; il n'en eſt pas cependant pour cela dereglé, au contraire ſi nous ſuivions ſes impreſſions, il nous conduiroit à merveille, il eſt la baſe & le fondement de celuy de la Juſtice. Il nous porte à aimer les choſes à proportion de ce qu'elles ſont aimables, à preferer le plus noble au moins noble, à rendre à nos Superieurs les reſpects qui leur ſont deus, à n'exiger qu'avec bonté ceux des in-

ferieurs, perſuadé qu'on doit obſerver à leur égard ce que l'on attend des autrés ; à procurer à ces égaux tous les avantages dont on eſt capable, eſperant les engager par-là à rendre la pareille quand les occaſions s'en preſenteront. Quoy qu'il ne paroiſſe que de l'intereſt dans ces diſpoſitions, elles n'en ſont pas moins conformes à la juſtice. C'eſt l'ordre qui les regle, tous les droits y ſont conſervés, celuy qui en eſt animé n'eſt point affligé de ſa dependance, point envieux des dignités, ni des biens dont la fortune comble les autres, point enflé

de ceux qu'il poſſede, content d'obeïr & de commander, il ne pretend qu'à ce qu'on ne ſcauroit luy diſputer legitimement, & eſt même preſt à le ceder, dés qu'il s'enſuivroit pour quelqu'un le moindre prejudice. Il eſt vray que l'amour de la juſtice demande encore quelque choſe au de-là de cet amour intereſſé ; car il ne permet pas que l'on borne ſes veüs à l'eſperance de retrouver de la reconnoiſſance du bien qu'on peut avoir fait, il veut qu'on ſe trouve pleinement ſatisfait du plaiſir de s'être conformé à l'ordre, ſans inquietude pour la recompenſe ; c'eſt

auſſi là le Sceau de la probité, c'eſt ce qui conſtitue le parfaitement honnête homme. Son repos & ſa tranquilité ſur le retour des hommes le vengent par avance de leur ingratitude. Il trouve en l'ordre toute ſa ſatisfaction. S'il eſt touché de quelque crainte, & s'il a beſoin pour ſe ſoutenir de motifs du côté de l'eſperance, le même ordre luy decouvre dans la Religion d'une part des moyens ſeurs d'éviter les éceüils qu'il pourra rencontrer, & d'autre des biens à obtenir plus que ſuffiſans pour le dedommager de tous ceux, dont il eſt actuellement privé.

CONCLUSION.

IL paroît parce qui a été dit dans cet Ouvrage qu'il y a grande difference à faire entre les actions de probité & la probité. On peut faire de ces sortes d'actions, sans en avoir le caractere. Il ne faut point pour cela perdre de veüe son interest, ni ses passions. C'est souvent delà quelles procedent, surtout quand ces sortes d'actions se concilient avec la dispo-

ſition preſente du cœur. C'eſt ainſi qu'on aſſiſte les miſerables, quand on ſe pique de generoſité, qu'on eſt exact à ſa parole quand on veut s'attirer la confiance des autres. Mais s'il falloit ſacrifier le compagnon de ſes plaiſirs à celuy que la juſtice marqueroit meriter la preference, c'eſt pour lors que l'on s'appercevroit que l'amour propre étoit couvert du manteau de la probité, que les actes n'en coûtent rien quand on eſt hors d'interêt, & que luy ſeul eſt le mobile de toute la conduite. La probité au contraire qui conſiſte dans l'amour de la verité & de la

juſtice, n'a pas beſoin de circonſtances particulieres pour ſe manifeſter, il n'eſt point d'occaſions où elle ne ſe decouvre, en l'abſence comme en la preſence des parties intereſſées. Le vray & le mieux ſont ce qui determine les gens de ce caractere. L'honnête homme Officier n'a pas beſoin de la preſence de ſon General pour ſoutenir au peril de ſa vie le poſte qui luy a été confié, fut-il ſeul & ſeur que perſonne ne pourra rendre compte de ſa bravoure & de ſa fermeté, rien n'eſt capable de le faire reculer. Le Marchand fidel à ſes aſſociés, bien loin de leur

jamais celer le moindre profit, s'expose plûtôt à porter une part plus considerable de la perte commune, qu'à leur en imputer aucune induëment. Le Magistrat également favorable au pauvre & à l'abandonné, ne donne aucune preference au rang ni à l'authorité, car je ne suppose pas qu'il y en ait d'assés lâches pour que ces considerations puissent les engager à alterer tant soit peu la bonne cause. L'Ecclesiastique toûjours prêt à soûtenir les interêts de la Religion ne peut être ébranlé, ni par la crainte de perdre les biens & les honneurs qu'il posse-

de, ni par l'eſperance d'en acquerir de nouveaux, éloigné de l'eſprit de cabale & de party, il n'a garde de vouloir ramener à ſon opinion ceux qui ont liberté d'en differer. Le zele qu'il a pour la verité eſt temperé par celuy qu'il a pour la juſtice, l'un & l'autre eſt ſubordonné à ſa charité, qui ſeule ne reconnoît point de bornes. C'eſt ainſi que chacun dans ſon état, attentif à en remplir les devoirs, n'enviſage d'autre recompenſe que le témoignage de de ſa propre conſcience. Les droits du ciel ſont reſpectés, ceux des Princes conſervés, les rangs gardés

en un mot l'ordre univerſel maintenu. Les hommes de cette eſpece, loin d'employer la fraude & l'injuſtice pour ſe ſupplanter les uns les autres, tournent toute leur induſtrie à faire valoir chacun par ſes perfections, quand ils ne peuvent derober la connoiſſance de ſes défauts. Ce n'eſt pas qu'ils veuillent le flatter, ni autoriſer ſes deſordres, mais c'eſt au contraire afin que luy-même il en revienne, perſuadé qu'ils ſont le ſeul obſtacle aux avantages qu'on pretend faire tirer à la ſocieté par ſon miniſtere. Qui ne goûteroit une voix ſi flateuſe ? qui ne ſe trou-

veroit charmé de voir ſon peu de merite relevé ? qui ne ſe ſentiroit engagé à tâcher de l'augmenter, pour ſe rendre d'autant plus digne des fonctions qu'on luy voudroit confier ? ce ſont-là les fineſſes de l'homme de probité, il ne connoît point d'autres voyes pour parvenir à ſes fins. Les biens & les avantages qu'il pourroit retirer d'une route écartée & peu ſeure ne font pas ſur luy la moindre impreſſion. Egalement delicat pour les moyens & pour la fin il eſt abſolument incapable de ſe dementir : conſtant dans ſes maximes, invariable dans ſa conduite.

La verité & la juſtice ſont ſes regles. Elles ſont de la competance de tous les états, il n'y a perſonne à qui elles ne conviennent, il ſeroit à ſouhaiter qu'elles fuſſent également goutées de tous les hommes. Le monde ſeroit, pour ainſi dire, une ſocieté d'amis, entre leſquelles les plus puiſſans n'uſeroient de leur autorité que pour faire plus de bien à ceux que la naiſſance, ou la fortune auroit moins favorisés.

On auroit tort de vouloir inferer de là que le ſeul merite doit avoir la primative. L'ordre la donne à la naiſſance, & la raiſon confir-

me ce choix. A quel trouble & à quelle confuſion les Etats ne ſeroient-t'ils point reduits, ſi la vertu ſeule en decidoit, les brigues & la force ne ceſſeroient de s'en parer, chacun pretendroit emporter les ſuffrages, perſonne ne voudroit ceder. Il eſt vray que la probité, telle que nous venons de la depeindre, pourroit obvier à ces inconveniens; mais elle s'accommode encore mieux de l'état des choſes, tel qu'il eſt. Elle ne veut point changer l'ordre, elle ne veut que le ſuivre. Elle veut que les peuples reconnoiſſent dans leurs Princes les familles choiſies par le

Souverain maître de l'Univers, pour le commander, que ſans enviſager leurs défauts ils les ſuppoſent tels qu'ils doivent être, qu'ils ſoient toûjours preſt à leur obeïr, & à ceux qui ſont chargés de leurs ordres, en reſpectant neanmoins les droits de la verité & de la juſtice, dont aucune autorité ne doit jamais faire départir. Elle veut que ſans rechercher les emplois, on s'acquitte avec honneur & deſintereſſement de ceux qui ſont confiés, que l'on eſtime les perſonnes, non par les places qu'ils occupent, mais par la maniere dont ils les rempliſſent. En un mot

que zelés pour la verité & pour la juſtice, on ſoit continuellement diſpoſé à les ſoûtenir & à les deffendre, qu'on ſeroit heureux de vivre avec des gens de ce caractere.

Quelle douceur ne goûteroit-on pas dans la ſocieté ſi ſeurs de ſes ſentimens on n'avoit pas beſoin de ſe conſulter pour les decouvrir, ſans haine, ſans jalouſie, chacun contribuëroit au bien commun, en reconnoiſſant les faveurs du commun bienfaiteur. Quelque douce & naturelle que paroiſſe cette ſituation, il n'y a pas lieu de s'en flatter dans un pays où l'on n'eſt qu'en

paſſant, & qu'on auroit trop de peine à quitter, ſi on y jouiſſoit d'un ſort auſſi agreable? Il n'eſt pas poſſible d'y amener tous les hommes, au moins y a-t'il lieu d'eſperer que leur ayant donné une connoiſſance exacte de la probité, ils pourront ſe familiariſer avec ſon idée, & que s'ils ne parviennent pas tout-à-fait à la remplir, au moins ils s'efforceront d'en approcher.

FIN.

BIBLIOTHECA

APROBATION.

JAy lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre : *Traité de la Probité*, & je n'y ay rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 26. Janvier mil ſept cens dix-ſept.

DESACY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos Amez & Feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux leurs

Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT, notre bien amé Jean Muſier Libraire à Paris, nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un manuſcrit intitulé : *Traité de la Probité*, Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Muſier de faire imprimer ledit Traité en telle forme, marge & caracteres & autant de fois que bon luy ſemblera & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois annés conſecutives à compter du jour de la date deſdites preſentes, faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obeïſſance ; à la charge que ces preſentes ſeront enregi-

ſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Traité ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'expoſer en vente il en ſera mis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le ſieur Dagueſſeau ; le tout à peine de nullité des preſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſes plainement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites preſentes qui

sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Traité, foy soit ajoûteé comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro Charte Normandes & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir, donné à Paris le vingt-septiéme jour d'Avril l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de notre Regne le deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires Imprimeurs de Paris, page 144. *N.* 172. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 19. *Avril* 1717.

othèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottaw
Date due

a39003 00952633 5b